

Québec français



Hommage à Jacques Ferron

Alonzo Le Blanc

Numéro 59, octobre 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/48223ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

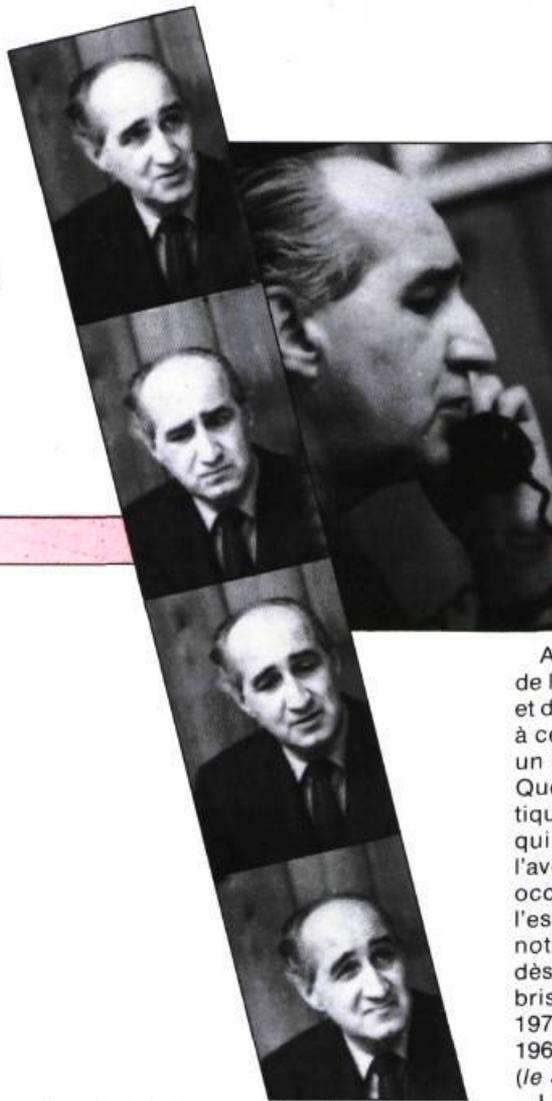
1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Le Blanc, A. (1985). Hommage à Jacques Ferron. *Québec français*, (59), 20–20.

hommage à **Jacques FERRON**



« Un mari était à l'agonie; il avait la barbe longue; il ressemblait à un phoque. Cependant il n'était pas pressé de mourir. » Ainsi débute le conte de Jacques Ferron, intitulé « l'Enfant. » Après un certain nombre d'incidents, où le mari constate qu'on a accéléré son agonie et qu'il « n'était sûrement plus le mari. Alors il eut la force de se soulever, d'éteindre le cierge et de mourir. » Telle est l'anecdote qui m'est venue à l'esprit en apprenant, le matin du lundi 22 avril 1985, la nouvelle de la mort de Jacques Ferron. Le sentiment d'une force ultime, même devant la mort, chez celui que plusieurs considèrent comme le plus grand des écrivains du Québec.

Depuis trente-cinq ans, une poussée intérieure l'avait amené à produire une infinité de textes: des articles surtout, prises de position immédiates sur le réel vécu, politique, médical, littéraire, historique ou autre, mais aussi des contes qui portèrent le pays réel, incertain, au niveau des certitudes de la fiction merveilleuse, des romans qui sont de véritables chroniques métamorphosées, des pièces de théâtre, des œuvres polémiques et, enfin, une correspondance quotidienne si abondante, dit-on, qu'elle constitue, à elle seule, une masse plus imposante que ses œuvres publiées.

Car ce modeste médecin omnipraticien, né à Louiseville le 20 janvier 1921, dans le comté de Maskinongé situé au centre du Québec, avait acquis au fil de ses lectures et par ses séjours en diverses régions du pays (Montréal, Québec, la Gaspésie, Longueuil) une connaissance exceptionnelle de l'histoire, de l'évolution et de la vie quotidienne du peuple québécois; il avait emmagasiné dans sa mémoire prodigieuse des détails savoureux touchant les figures populaires aussi bien que les notables politiques ou religieux.

Les données reçues de notre mémoire collective se conjuguèrent sans brisure, chez lui, avec les souvenirs de son enfance, de sa famille, de son éducation, qui vinrent spontanément s'ajouter au contenu anecdotique de ses « fictions ». Jacques Ferron savait avec précision d'où il venait, du cœur même du Québec, et où il allait, où il voulait aller, bien déterminé à éliminer de la voie de la libération personnelle, liée chez lui à l'émancipation collective, tous les obstacles internes ou externes. Tel, par exemple, ce double possible de lui-même et de tout Québécois, ce Frank Archibald Campbell, empoisonné dans *la Nuit* (1965). Tel aussi ce Frank Scott (1899-1985), fils d'un archidiacre anglican de Québec et professeur de McGill, mort en février dernier, dont il admira l'esprit de rébellion contre l'anglicanisme, contre le capitalisme, contre le militarisme, au point d'en faire un héros et de « l'enquébecquoiser » dans *le Ciel de Québec* (1969), mais qu'il congédia sans rémission dans l'Appendice aux *Confitures de coings* (1972), car cet « humaniste » avait approuvé l'adoption en 1970 de la loi des mesures de guerre par le gouvernement Trudeau.

Ayant dénoncé *Papa Boss*, symbole de la domination économique capitaliste et de l'étrange civilisation qu'elle propose à ceux qu'elle asservit (1966), ayant fait un inventaire quasi complet du « ciel de Québec », c'est-à-dire des forces politiques, sociales, culturelles et religieuses qui, depuis la fondation du pays jusqu'à l'avènement de l'État du Québec, avaient occupé dans tous les sens du terme l'espace géographique et intellectuel de notre nation, il pouvait exalter ceux qui, dès la fin du XIX^e siècle, avaient tenté de briser « l'érou du golfe » (*le Saint-Élias*, 1972) et sympathiser avec ceux qui, en 1960-1970, tentaient de libérer le Québec (*le Salut de l'Irlande*, 1970).

La bâtardise de l'évolution politique du Québec depuis 1980 et l'émergence d'une nouvelle génération d'« enfants aliénés », c'est-à-dire dépourvus de mémoire et inconscients de leur identité, auront sans doute contribué à rapprocher de la tombe ce grand corps déjà miné et courbé par la maladie, tel que nous pouvions le voir à Montréal, en décembre 1977, lorsque, avec grand appareil, il reçut à juste titre le prix David, pour l'ensemble de son œuvre. Dans cette œuvre qui s'inscrit dans le « ciel des fixes », l'âme de Ferron demeure et propose, précisément à ces « enfants aliénés » du Québec de 1985-1990, cette mémoire collective désormais accessible, transformant le pays incertain en pays certain, instaurant en toutes choses un « point de vue québécois » et permettant une orientation personnelle et collective, comme le notait Tinamer de Portanqueu, fille de Léon, alias Ferron: « Devenir soi-même avec les mots de tout le monde, s'appréhender enfin et déclarer... » enfin qui l'on est, en se plaçant, comme les autres le font, « au milieu de toute chose, exactement au centre du monde » (*l'Amélianchier*, 1970).

Alonzo LE BLANC